

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 21

Artikel: Infortunés voleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et nos deux voyageuses de se diriger en hâte vers la gare.

— Je voudrais bien savoir ce que ces individus voulaient faire... est-ce que mon sac les regarde ? reprit M^{me} Grognuz. Et s'adressant tout à coup à un monsieur qui montait en ville : « Monsieur, nous allons à Genève, y a-t-il un train ? »

— Dans vingt-cinq minutes, madame.

— Merci, monsieur, merci... Il va bien jusqu'à Genève ?...

— Et même plus loin, madame.

— Eh ! monsieur, c'est bien assez comme ça !

— Relève un peu tes jupes, Marienne, fit M^{me} Favéy, tu es pleine de poussière.

— C'est vrai. Et pi je crois que je suis toute dépeignée, tant j'ai chaud ?...

— Eh bien, pas seulement.

Le reste du voyage s'effectua sans autre incident ; ces dames causèrent encore longuement de leurs maris, et les commissionnaires lausannois alimentèrent aussi, en grande partie, la conversation.

Entre Nyon et Coppet, M^{me} Grognuz demanda au contrôleur : « Est-ce que nous sommes encore en Suisse ? »

— Mais je le crois, madame, à moins que nous n'ayons déraillé, répondit-il.

M^{me} Grognuz, qui n'avait pas bien compris, se tourna vers sa belle-sœur d'un air effaré : « Qu'est-ce qu'il dit, qu'on a déraillé ? »

— Mais tu vois bien qu'il badine, nigarde.

Dès leur arrivée à la gare de Genève, elles se retirèrent dans un coin du vestibule pour réparer un peu le désordre de leur toilette. Cela fait, et après renseignements pris, elles se dirigèrent vers l'Hôtel de la Monnaie.

— Mesdames... vos sacs... à quel hôtel vont ces dames ?... dit un commissionnaire public en s'approchant.

— Ecoutez, ne venez pas recommencer, vous ! fit M^{me} Grognuz, d'un air irrité, nous voulons assez faire... Ti possible, quelles habitudes ils ont dans ces villes ; on ne peut pas être un moment tranquille... Passez votre chemin, entendez-vous !...

(A suivre).

Jamais content.

M. Ch. Monselet a publié, il y a quelques années, dans le *Don Quichotte*, cette spirituelle causerie, qui peut être considérée comme une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de la position qui leur est faite en ce monde :

« Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : « Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal ; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie ; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

— Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence ; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur. Je vois où le bât te blesse. C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense ; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peuh !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gaillard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fusseut ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré ; « Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon. »

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire ; connais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me générerait : beaucoup me couperait l'appétit ; beaucoup m'empêcherait de dormir ; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. »

Infortunés voleurs.

Il paraît que, à Londres, les affaires ne vont plus, même pour ceux qui prennent constamment le mot *affaires* dans le sens indiqué par Dumas fils : « Les affaires, c'est l'argent des autres. »

Un pick pocket, interviewé par le rédacteur d'une revue hebdomadaire anglaise, *Tit Bits*, a pleuré amèrement dans le gilet du journaliste sur la décadence de son art :

On se fait, a-t-il dit, une fausse idée de nos recettes, quand on s' imagine que notre métier nous rapporte beaucoup d'argent. Je puis vous le dire par expérience : un pick-pocket subsiste, il ne vit pas. L'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de travailler les mains gelées. C'est à peine si j'ai pu, l'hiver dernier, gagner de quoi payer le loyer de ma chambre à coucher, et je serais mort de faim sans l'argent que m'a prêté mon usurier... Et il coûte cher, cet argent-là, car les usuriers sont les plus grands voleurs que l'on puisse rencontrer.

D'autre part, les pauvres pick-pockets ne savent vraiment plus à quelle poche

se vouer. Toutes les poches, à l'heure qu'il est, sont vides ou à peu près :

Hélas ! il est dans notre destinée d'être constamment volés ! Les gens les plus élégants prennent l'habitude de porter de faux bijoux. J'ai suivi pendant une semaine un gentleman qui, malheureusement pour lui, a l'habitude de boire ; l'ayant trouvé ivre le soir du huitième jour, dans une rue écartée, je lui ai arraché l'épingle de sa cravate, un brillant magnifique, qui valait deux shillings. Et cela représentait le bénéfice d'une semaine entière de patience !

D'autre part, nous sommes exploités par les recéleurs ; il m'est arrivé de voler une montre de cinq cents francs que je fus obligé de négocier seulement pour 35 francs. Une pendule de voyage en or m'a rapporté 10 fr. 50. Quant aux porte-monnaie, ils contiennent si souvent de petites sommes que ce n'est pas la peine d'en parler.

Restent les omnibus et les tramways.

— Là, dit le pick-pocket britannique, en veine de confidences, nous trouvons notre vie. Mais ce n'est pas en volant, c'est en adoptant les objets, cannes, parapluies, sacs, paquets oubliés sur des banquettes par des voyageurs pressés ou distraits. En somme, tout compte fait, nous ne gagnons en moyenne que de 8 à 10 francs par jour. Comparez ces profits aux risques et vous jugerez que les chances ne se balancent pas.

Infortunés voleurs anglais, vraiment votre sort cruel m'attendrit. Si nous ouvrions une petite souscription ?...

Autodafé.

Nous publions, à titre de simple curiosité, et sans en garantir l'exactitude, les passages suivants d'une correspondance de Berne adressée au journal *La France*, le 14 courant :

« L'émission des billets de banque a été, jusqu'ici, abandonnée aux banques privées, et la Confédération n'a que le droit de surveillance que lui confère la loi.

« Le billet de banque est d'un type unique, mais les firmes et signatures sont celles des 32 banques d'émission. C'est la Confédération qui fait imprimer les billets et les livre selon les besoins, aux banques d'émission ; celles-ci, à leur tour, restituent au département fédéral des finances les billets mis hors d'usage.

« Dès qu'il y a un stock d'une certaine importance, on les livre à l'usine à gaz de Berne et, en présence d'un personnel de surveillance, on flambe purement et simplement ces soyeux papiers qui disent et représentent tant de choses.

« En décembre dernier, un très beau lot de billets hors d'usage devait être brûlé, il y en avait pour 5 à 6 millions de francs. Toutes les précautions avaient été prises, les paquets ficelés et cachetés, contrôlés, pesés, disposés par la banque, étaient placés dans un appareil et flam-

baient comme de vulgaires billets doux périmés.

« Tout à coup une petite explosion se produisit, le calorique avait dilaté les liasses d'un gros lot de billets de cent et cinq cents de la Banque du Commerce de Genève, et, bizarre effet du hasard, au moment où cachet et ficelle sautaient, un coup de vent, provoqué par l'ouverture d'une porte, dispersa les billets dans tous les sens. Et ils voltigeaient de ci, de là, ces joyeux papillons bleus et verts, s'en allant en tout sens, suspendus dans l'air comme s'ils avaient voulu échapper à l'horrible fin.

« Ce fut une chasse échevelée ; on ramassa tout et on remplaça tout dans la fournaise ; on le crut du moins. Un peu de fumée ! des cendres !... et ce fut tout ce qui resta de ces millions détournés de la circulation.

« On le crut, mais il paraît que dans l'opération du sauvetage, des billets s'étaient égarés, car bien des mois après le coup de vent, les banques, les unes après les autres, signalèrent la réapparition de billets de la Banque de Commerce, bien qu'oblitérés. »

Le moine.

Dans le principal hôtel d'une bourgade de l'arrondissement de Mortain, — dont nous tairons le nom et pour cause, — par une triste soirée de décembre, se présentait un moine de l'ordre des franciscains.

Brisé de fatigue par vingt-cinq jours de prédication à Fougerolles-les-Plessis, dans la Mayenne, où le poids de la mission avait particulièrement pesé sur ses épaules, le Révérend aspirait à un repos bien mérité.

Au dehors la bise aigre et dure fouettait le visage, et l'aspect d'un bon feu de bois, qui flambait clair dans la cheminée, parut lui causer une véritable satisfaction.

A l'hôtesse, accourue respectueuse au-devant du voyageur, le Père demanda une chambre.

— De suite, mon Révérend, répondit-elle avec son plus gracieux sourire : mais chauffez-vous un peu avant de monter vous coucher. Ce soir, le vent du Nord souffle en rafales et il fait un froid terrible, ajouta-t-elle en lui avançant une chaise près du foyer.

— Je vous suis reconnaissant, madame, et ce n'est pas de refus, répliqua le moine en s'asseyant.

Se tournant vers la servante, grosse doudou originaire de Notre-Dame-de-Touchet, aux yeux ébahis et à la figure un peu niaise, arrivée le matin même de la campagne, la maîtresse d'hôtel lui dit :

— Marie, vous prendrez les bagages de monsieur et le conduirez, quand il le désirera, au N° 7.

Et, s'inclinant devant le franciscain, la dame passa dans l'appartement à côté.

Un quart d'heure plus tard, après une courte prière, le Père se mettait au lit avec l'espoir d'une réconfortante nuit de sommeil.

A l'instant, l'omnibus amenait du chemin de fer trois voyageurs. Mourants de faim, les deux premiers s'engouffrèrent dans la salle à man-

ger et le troisième, un habitué de la maison, s'approchant de la cheminée et présentant avec une joie manifeste ses deux mains ouvertes à la flamme :

— Quel abominable temps ! Ah ! la saison s'annonce rigoureuse pour les pauvres gens. Vous seriez bien aimable, madame, de me donner comme chaque hiver, mon aimable compagnon de lit.

— Rien de plus facile, monsieur. Toujours votre chambre ordinaire ?

— Oui, madame.

— Marie, ordonna l'hôtesse à la domestique, vous porterez moine au N° 8.

Deux minutes après, le franciscain entendait frapper à sa porte :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à travers la cloison.

— Il faut vous lever de suite, monsieur.

— Pourquoi ?

— Pour aller au N° 8, vous n'êtes pas dans votre chambre.

Assez contrarié de quitter pas cette froideur un lit déjà chaud, offrant cependant cette mortification au Seigneur, le Révérend empoigna ses menus bagages et, guidé par la bonne, entra au N° 8.

Dans la salle à manger, le beau Gaudissard, l'ambassadeur de commerce, nourri de la littérature de Murger et de la *Vie de Bohème* :

— Br... vraie température à faire éclore des ours blancs... Br... j'ai les pieds gelés... Pourriez-vous, madame, me donner un moine pour cette nuit sibérienne ?

— Certainement, monsieur.

Et, entrebâillant la porte de la cuisine, la maîtresse cria :

— Marie, portez moi au N° 9.

Grimpant prestement l'escalier, la domestique heurta de nouveau à la chambre du franciscain :

— Je vous demande pardon, mon Père, de vous déranger derechef ; mais votre place est au N° 9.

— Voilà qui est en vérité contrariant, dit à part lui le Révérend, ennuyé de déloger une seconde fois par cette nuit glaciale. Cet hôtel n'est vraiment pas bien tenu, et, si je reviens en mission dans la contrée, certes je n'y descendrai plus.

Puis, avec une sorte de résignation et sans souffler mot devant la bonne, il gagna le N° 9.

En fin gourmet, après avoir en connaisseur siroté son café, le dernier voyageur s'adressant à la maîtresse d'hôtel :

— Je vous ai entendu, madame, commander un moine pour mon voisin de table ; vous serait-il possible, également, de m'en procurer un ?

— Rien de plus facile, monsieur.

Et se tournant vers la bonne qui venait d'entrer :

— Marie... Portez moi au N° 10.

Un peu surprise, néanmoins docile à l'ordre, la jeune campagnarde reprit le chemin de la chambre du frère prêcheur.

Un coup sec à la porte restant sans réponse, elle frappa plus fort et, cette fois, une voix trahissant visiblement le sommeil interrompu demanda :

— Qui est là ?

— C'est encore moi, monsieur.

— Que désirez-vous ?

— Vous aider à changer de chambre, car il vous faut passer au N° 10.

— Oh ! mais non, par exemple, et en voilà